

# Quatre poètes polonaises

traduits et présentés par  
Isabelle Macor-Filarska, Agata Kozak et Grzegorz Splawinski

## Wisława Szymborska

Wisława Szymborska, née le 2/07/1923 à Kornik, dans les environs de Poznan, est actuellement le poète le plus fêté en Pologne.

Son dernier recueil de vers, *Sur le pont* (*Ludzie na moscie*, Krakow, 1986), a sacré W. Szymborska reine de la poésie polonaise contemporaine. Après avoir reçu plusieurs prix, dans son pays, elle s'est vu décerner, le 28 août 1991, le prix Goethe de la ville de Francfort.

Elle a publié entre autres : *Questions posées à soi-même*, 1954 ; *Appel à Yeti*, 1957 ; *Le sel*, 1962 ; *Cent joies*, 1967 ; *Tout hasard*, 1972 ; *Grand nombre*, 1976 ; *Sur le pont*, 1986.

### LE TOURNANT DU SIÈCLE

Il devait être meilleur que les autres notre XX<sup>e</sup> siècle.  
Il n'aura plus le temps de le prouver,  
ses années sont comptées,  
son pas est chancelant  
son souffle court.

Il s'est passé trop de choses déjà  
qui n'auraient jamais dû,  
et ce qui devait advenir  
n'est pas advenu.

On devait s'acheminer vers le printemps  
et le bonheur, entre autres.

La peur devait quitter les monts et les vallées.  
La vérité plus vite que le mensonge  
devait courir au but.

Certains malheurs devaient  
ne plus arriver  
par exemple la guerre  
et la faim, et ainsi de suite.

On devait enfin respecter  
la vulnérabilité des êtres sans défense,  
la confiance et caetera.

Qui voulait se réjouir du monde  
est face à une tâche  
impossible.

La bêtise n'est pas drôle.  
La sagesse n'est pas gaie.

L'espérance  
n'est plus cette jeune fille  
et caetera, malheureusement.

Dieu devait enfin croire en l'homme  
bon et fort,  
mais bon et fort  
sont toujours deux personnes.

Comment vivre — me demandait dans une lettre  
quelqu'un à qui j'allais poser  
la même question.

A nouveau et comme toujours,  
comme on le voit ci-dessus,  
il n'est pas de questions plus urgentes  
que les questions naïves.

## ARCHÉOLOGIE

Et voilà, pauvre humain,  
dans mon domaine il y a eu progrès.  
Des siècles se sont écoulés  
depuis que tu m'as nommée archéologie.

Je n'ai plus besoin  
des dieux de pierre  
ni des inscriptions lisibles sur les ruines.

Montre-moi ton n'importe quoi,  
et je te dirai qui tu étais.  
Un fond de quelque chose  
et un couvercle.  
Une miette d'engin. Un débris de kinéscope.  
Un bout de câble. Des doigts épars.  
Mais ça peut être moins que cela.

Par une méthode  
que tu ne pouvais pas connaître alors,  
je peux réveiller la mémoire  
d'innombrables éléments.  
Les traces de sang restent à jamais.  
Le mensonge brille.  
Les chiffres des documents retentissent.  
Les doutes et les desseins se dévoilent.

Si seulement je veux  
(mai que je veuille  
tu ne dois pas en être sûr)  
je verrai dans le tréfonds de ton silence  
les perspectives que tu avais,  
je lirai dans ton orbite  
et je te rappellerai avec des détails précis  
ce que tu attendais dans ta vie à part la mort.

Montre-moi le rien  
que tu as laissé après toi  
et j'en ferai une forêt, une autoroute,  
un aéroport, la vilénie, la tendresse  
et une maison perdue.  
Montre-moi ton poème,  
et je te dirai pourquoi  
il n'a pas été créé plus tôt ni plus tard.

Ah non, tu me comprends mal.  
Enlève-moi ce papier ridicule  
couvert de lettres.  
Dans ce but il me suffit  
ta couche de terre  
et l'odeur de brûlé  
dissipée depuis bien longtemps.

## VÊTEMENTS

Tu enlèves, nous enlevons, vous enlevez  
manteaux, jaquettes, vestes, corsages  
de laine, de coton, de polyester,  
jupes, pantalons, chaussettes, linge,  
que l'on pose, suspend, jette sur  
les dossiers des chaises, les ailes des paravents,  
pour l'instant, dit le médecin, rien de grave,  
rhabillez-vous, partez vous reposer quelque part  
prenez en cas de, avant le coucher, après manger,  
revenez dans trois mois, dans un an, dans un an et demi ;  
tu vois, et tu pensais, et nous craignons,  
et vous appréhendiez, et il soupçonnait ;  
il est temps de nouer, fermer avec des mains  
qui tremblent encore les lacets, les pressions,  
les glissières, les boucles, les ceintures, les boutons,  
les cravates, les cols et retirer des manches,  
des sacs à main, des poches  
froissé, à pois, à rayures, à fleurs, à carreaux un foulard  
d'une utilité soudain prolongée.

## LA PREMIÈRE PHOTOGRAPHIE D'HITLER

Qui est-ce, ce petit en veston ?  
Mais c'est le petit Adolphe, le fils de la famille Hitler !  
Il deviendra peut-être docteur en droit ?  
Ou bien ténor à l'Opéra de Vienne ?  
A qui est cette menotte, cette oreille mignonne ?  
A qui ce petit ventre plein de lait, on ne sait pas encore :  
à un imprimeur, un conseiller, un marchand, un prêtre ?  
Où iront ces charmants petons, où ?  
Au jardin, à l'école, au bureau, au mariage  
peut-être avec la fille du maire ?

Oh mon bébé, mon ange, ma petite chose, mon agneau  
quand il y a un an il est venu au monde,  
il ne manquait pas de signes dans le ciel et sur terre :  
le soleil printanier, les géraniums aux fenêtres,  
l'orgue de barbarie dans la cour,

une prédiction de bon augure dans un papier rose,  
juste avant l'accouchement le rêve prophétique de la mère :  
voir une colombe en rêve — heureuse nouvelle  
l'attraper — l'hôte longtemps attendu arrivera.  
Toc toc, qui est là, c'est le petit cœur d'Adolphe qui bat.

La tétine, la couche, le bavoir, le hochet  
l'enfant, grâce à dieu, va bien,  
il ressemble aux parents, au chat dans son panier,  
aux enfants de tous les autres albums de famille.  
Mais non, on ne va pas pleurer maintenant  
monsieur le photographe sous son drap noir va faire clic-clac.  
Atelier Klinger, Grabenstrasse Braunen,  
Braunen c'est une ville petite mais respectable,  
des artisans sérieux, des voisins honnêtes,  
l'odeur de la pâte à gâteau et le savon noir.  
On n'entend pas les hurlements des chiens ni les pas du destin.  
Le prof d'histoire desserre son col  
et bâille penché sur les cahiers.

Traduit par Isabelle Macor-Filarska